

ductions de la monarchie de 1830, fier de se confondre avec les républicains, serrant la main aux combattants, acclamé des ouvriers de la révolution, leur parlant de concorde, et d'honneur pour tous dans la liberté, et offrant ainsi par sa mâle et martiale attitude le symbole de la réconciliation des classes et de l'unité de la patrie.

LIVRE SIXIÈME.

I.

Les faubourgs et les banlieues de Paris se précipitaient d'heure en heure en torrents plus épais sur le centre de la ville au bruit des événements de la soirée. ils submergeaient les places, les quais, les carrefours, les rues, les ponts, les immenses avenues de la Bastille par le quartier Saint-Antoine. Deux cent mille hommes au moins engorgeaient les rues et les abords de l'Hôtel de Ville. les houles et les frémisses de ce peuple vêtu de tous les costumes, hérissé de toutes les armes, venant se briser comme les vagues vivantes sur un môle, lançant ses lames d'hommes sur les marches des perrons, sur la pointe des grilles de bronze, sous les vestibules et dans les escaliers de ce palais qui les revomissaient l'instant d'après avec des cris, des gestes, des explosions, des détonations de douleur, d'horreur ou de joie. Les cadavres apportés aux flambeaux des barricades par des hommes qui fendaient fièrement la multitude en faisant place à leur fardeau, le

frémissement recueilli de la foule se découvrant la tête et levant les mains en signe de respect et de vengeance. Les éclats de voix des orateurs de groupe montés sur la plinthe des piliers, sur les parapets du fleuve, sur les tablettes des fenêtres, et cherchant vainement à jeter quelques mots saisissables à ce tumulte qui assourdissait tout, à cet ondolement qui emportait tout. les drapeaux rouges ou noirs flottant en lambeaux au bout des baïonnettes. Par-dessus ces milliers de têtes, le visage tourné vers les hautes fenêtres du palais, quelques hommes à cheval porteurs d'ordres ou de messages cherchant à se faire jour en broyant la foule, le tintement lugubre des cloches dans les clochers lointains où le tocsin n'avait pas encore cessé de battre, comme le pouls après la fièvre continuant encore ses pulsations. la pâleur et la rougeur alternative des visages, l'accent des paroles, le feu des regards, les vieillards, les femmes, les enfants aux fenêtres, aux lucarnes et jusque sur les toits, accompagnant de gestes et de cris d'effroi les scènes de délire, de fureur ou de pitié qui se succédaient sous leurs yeux; la nuit qui tombait avec ses transes; les rumeurs sinistres qui circulaient dans les masses; les récits altérés ou exagérés par la peur; Neuilly en flammes, le Louvre saccagé; les Tuileries et le Palais-Royal allumés déjà par les torches des incendiaires; les troupes royales

revenant avec du canon sur le peuple; Paris théâtre demain d'un carnage nouveau; les barricades se relevant comme d'elles-mêmes et crenelées de lampons pour éclairer de loin les agresseurs; l'ignorance sur le sort de la patrie et de la société qui était entre les mains de quelques hommes désunis peut-être entre eux; d'autres hommes premiers venus de la victoire campés d'avance dans les étages de l'Hôtel de Ville, et refusant, disait-on, de reconnaître l'autorité des députés; deux ou trois gouvernements se disputant l'empire et se précipitant tout à l'heure peut-être des balcons de l'Hôtel de Ville! tout imprimait à cette heure solennelle un caractère de trouble, de doute, d'anxiété, d'horreur et d'effroi, qui ne se présenta peut-être jamais au même degré dans l'histoire des hommes. cette anxiété sortait et rentrait tout à la fois de l'Hôtel de Ville, et venait à travers les mugissements de la foule, le cliquetis des sabres, les cris du délire, les injonctions de la colère, les gémissements des blessés, peser sur les membres du gouvernement lui-même noyés, ballottés, perdus dans cet océan.

II.

A peine leur restait-il assez d'espace pour se concerter rapidement, en se penchant sur la table qui les séparait et en rapprochant leurs visages les uns

des autres sous le cercle des têtes, des bras tendus, des baïonnettes, de la foule diverse et tumultueuse debout autour d'eux. souvent dans l'impossibilité de s'entendre ou séparés violemment les uns des autres par les groupes involontairement jetés entre eux, interpellés, harcelés de demandes urgentes, sommés de donner à la minute une solution, un ordre, une direction de salut public qui ne pouvait attendre, chacun d'eux prenait hardiment sur lui seul la responsabilité de vie et de mort. il saisissait une plume, arrachait une feuille de papier, écrivait sur son genou ou sur son chapeau le décret demandé, le signait et le remettait à l'exécuteur. Des milliers d'ordres de cette nature signés de Lamartine, de Marie, d'Arago, de Ledru-Rollin, de Flocon, de Louis Blanc, circulaient à travers les barricades. pendant ces premières heures. c'était la dictature morcelée que prend chaque membre d'un conseil de guerre sur le champ de bataille. dictature que le péril commande, que le dévouement saisit, que la conscience absout.

Plus souvent à force de supplications et d'efforts désespérés de leurs poitrines et de leurs bras, les membres du gouvernement parvenaient à obtenir un instant de silence, à reconquérir un siège disputé autour du tapis, un peu d'espace entre les spectateurs et eux. ils délibéraient en peu de mots du regard et du geste plus que de la parole. cha-

cun d'eux écrivait sommairement d'une main rapide un des décrets convenus. il le passait à ses collègues qui y apposaient leurs signatures, en échange d'autres décrets à signer qu'on lui passait à lui-même.

Ces décrets réclamés par les cris impatients de ceux qui venaient en signaler l'urgence, amoncelés sur la table, n'attendaient souvent pas la signature de tous pour être enlevés et emportés à l'impression.

Le secrétaire général Pagnerre, admirable de sang-froid, d'ordre, d'activité, suffisait à peine à en prendre note, et à en dresser le rapide et confus procès-verbal. la flamme, le sang, la faim, le danger, n'attendaient pas les lentes formalités d'une administration de calme. c'était le gouvernement de la tempête à l'éclair. la lueur sous le coup électrique et soudain de la nécessité. demander les conditions de la règle, de la maturité, de la réflexion à la dictature de ces premières nuits et de ces premiers jours, c'est demander la régularité au chaos, l'ordre à la confusion, le siècle à la seconde. il fallait agir et sauver ou laisser tout s'érouler et périr. c'était le gouvernement de l'incendie debout au milieu du feu. les hommes furent dignes de l'instant. ils ne fléchirent ni sous le péril en perspective, ni sous la responsabilité future à laquelle ils dévouaient d'avance leurs vies et leurs

noms. ils consentirent tous à se perdre sans regarder ni derrière eux ni devant eux pour sauver un peuple. La pensée de se ménager une retraite par de lâches prudences ou par d'habiles temporisations n'approcha du cœur d'aucun d'eux. ils s'offraient sciemment et courageusement en victimes de l'injustice ou de l'ingratitude des nations, si ce salut de tous devait devenir un jour le crime de quelques-uns. ils pressentaient ces incriminations. ils connaissaient par l'histoire ce retour des révolutions sur leurs pas. ils les attendaient sans crainte. Pour être utile à son pays dans de si grands moments, la première condition est de se sacrifier entièrement soi-même. celui qui veut sauver un naufragé doit commencer par se livrer nu à l'Océan. ils s'étaient livrés.

III.

Ces hommes avaient cependant tous le sentiment réfléchi du sacrifice et du péril. sans autre force sur cette nation en convulsion que la popularité d'une heure, vent qui change d'autant plus vite qu'il souffle plus fort. sans défense organisée possible contre l'armée de la royauté qui pouvait rentrer avec l'aurore dans Paris, ou l'affamer en huit jours en se concentrant sur ses routes. sans prévision possible de l'effet produit par une révolution si soudaine dans les départements étonnés. sans intel-

ligence avec l'Algérie d'où une armée de cent mille hommes pouvait ramener des princes vengeurs de la chute de leur père. ces dictateurs d'une nuit devaient être ou engloutis par le volcan même du peuple, dans lequel ils s'étaient jetés pour l'éteindre, ou frappés les premiers à la tête de la sédition qu'ils avaient osé régulariser. Victimes des impatiences du peuple ou des justes vengeances de la royauté. ils n'avaient en examinant de sang froid leur situation qu'à choisir entre ces deux alternatives, mais ils n'avaient pas le temps de penser à eux. ces idées n'effleurèrent qu'une ou deux fois leurs lèvres. elles n'y imprimèrent que le sourire de la résignation qui connaît son sort et qui l'accepte.

Dans un de ces moments désespérés où la foule armée donnait des assauts irrésistibles à l'Hôtel de Ville, pénétrait jusque dans le dernier asile déjà encombré où ils s'efforçaient de créer une autorité quelconque, quand la houle brisait les portes, renversait les sièges du conseil. étouffait dans ce bruit la délibération; quand la turbulence devenait telle que la confusion et l'impuissance finale réduisait les membres du gouvernement au silence à l'immobilité. « Avez-vous bien calculé disait Lamartine « à Arago de combien de chances nos têtes tiennent « moins à nos épaules que ce matin? — Oui répondait l'illustre académicien avec le calme et le sou-

« rire d'un détachement complet de la vie toutes les
 « mauvaises chances sont pour nous, mais il y en
 « a une pour que nous préservions la nation de
 « sa perte celle-là nous suffit pour accepter toutes
 « les autres, » et il secouait de la main ses cheveux
 blancs devant Lamartine comme pour lui dire la vie
 passe vite et importe peu.

Lamartine se rappelant la séance du 9 thermidor qu'il venait de décrire dans les *Girondins* disait aussi à Dupont de l'Eure : « Ceci ressemble beau-
 « coup à la nuit du 9 thermidor quand la Conven-
 « tion fit marcher Barras contre la commune et
 « étouffer la terreur dans son dernier conseil. Si la
 « royauté et la Chambre des députés ont un Barras
 « c'en est fait de nous demain. car nous sommes
 « dans la situation de la commune de Paris; mais
 « nous sommes les conspirateurs de l'ordre et de
 « la pacification. »

IV.

Ces cheveux blancs d'Arago imposaient au peuple. L'âge et la tête romaine de Dupont de l'Eure commandaient aussi aux yeux une déférence mêlée d'attendrissement. Ce vieillard vert d'esprit, droit de sens, inflexible à l'émotion, intrépide de regard sous l'affaissement de la fatigue et du temps était le but de tous les yeux. ceux qui pénétraient dans

la chambre du conseil se le faisaient montrer. par ceux qui l'avaient vu; on montait sur les chaises et sur les canapés pour le contempler. quelquefois cependant la violence des ondulations de la foule était telle que Dupont de l'Eure lourd d'années et petit de taille chancelait sur sa chaise et était près d'être étouffé. Dans ces moments de tumulte et de danger pour lui. une femme du peuple qui ne quittait pas le dos de son siège jetait des cris, s'adressait au peuple, lui reprochait sa brutalité, lui montrait les larmes aux yeux. ce vieillard, le couvrait de son corps en se cramponnant à la table et l'entourait de tous les soins d'une fille ou d'une sœur pour un père ou pour un frère en danger. cette pauvre femme avait le costume décent mais presque indigent des marchandes qui trafiquent dans les halles des faubourgs de Paris. Agée elle-même sa physionomie absorbée dans sa surveillance de Dupont de l'Eure exprimait la simplicité et la bonté. Elle ne pensait plus à elle-même. l'aspect des pistolets, des fusils, des sabres, ses propres vêtements déchirés et mis en lambeaux par le froissement de la multitude armée ne l'arrêtaient ni ne l'intimidaient. Tout le monde croyait que c'était une femme de la familiarité de Dupont de l'Eure envoyée là pour soigner sa faiblesse. Elle ne le connaissait pas. Perdue dans la fourmilière d'hommes et de femmes que traversaient le cortège du gouvernement à son

entrée à l'Hôtel de Ville, cette femme avait été frappée de l'aspect de ce vieillard soutenu sous les deux bras par ses amis et allant recevoir l'assaut de tout un peuple. elle avait été émue de pitié et de dévouement pour lui. elle avait pensé qu'il fallait un appui féminin à la vieillesse, ou que peut-être l'intercession d'une femme de sa condition le sauverait du poignard d'un séditionnaire. elle s'était attachée à ses pas elle était entrée avec lui jusqu'au conseil où elle l'enveloppait de sollicitude. La piété est une passion courageuse et la plus désintéressée des passions.

V.

Jusqu'à ce moment tous les actes, toutes les proclamations, tous les ordres du gouvernement provisoire avaient été lancés pour ainsi dire au hasard et au nom de la révolution plutôt qu'au nom d'un gouvernement défini. ils portaient en tête tantôt — *au nom du Peuple français*, tantôt — *au nom de la Nation*. Les premières communications du gouvernement avec le peuple avaient été reçues sous cette simple formule sans exciter l'attention ni les murmures.

Mais de sourdes rumeurs parcouraient déjà la multitude. Les cris de *vive la république!* éclataient avec une significative unanimité parmi les combattants. les masses des faubourgs marchaient

à ce cri sur l'Hôtel de Ville. à quelques pas du gouvernement dans des salles principales où la foule siégeait tumultueusement la République était déjà proclamée. il était temps pour le conseil lui-même de prendre enfin un parti absolu pour ou contre le changement de forme du gouvernement.

Son titre de gouvernement provisoire disait assez qu'il ne se reconnaissait au fond qu'une autorité d'inter-règne. mais encore fallait-il savoir au nom de quel principe monarchique ou républicain cet inter-règne serait exercé. la nécessité soulevait et pressait la question. La révolution avait renversé la royauté dans la personne de Louis-Philippe. la régence dans la personne de M. le duc de Nemours qui était la seule légalité du moment, avait été traversée sans qu'on s'y arrêtât. le duc de Nemours lui-même n'avait pas pu protester si rapides avaient été les deux déchéances. La régence de la duchesse d'Orléans n'était pas légale par l'imprévoyance du roi et de ses ministres. à peine proposée par M. Dupin et par M. Barrot à la Chambre elle avait été écartée par la demande d'un gouvernement provisoire sans qu'aucun des ministres de la royauté sans que M. Thiers lui-même ministre de l'heure suprême eût monté à la tribune pour la discuter et la soutenir. une invasion soudaine l'avait étouffée. il ne restait debout en droit que la nation. il ne restait debout en fait que sept